

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) **Item**[37. Val-Richer, Vendredi 15 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

37. Val-Richer, Vendredi 15 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(Russie\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

[41. Paris, Lundi 18 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-09-15

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitQu'Adam dut avoir de peine à s'accoutumer à vivre hors du Paradis !

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°72/100-101

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 144-145, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/55-64

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°37 Vendredi 15 4 heures

Qu'Adam dut avoir de peine à s'accoutumer, à vivre hors du Paradis ! Là, il ne pensait qu'à jouir de la vie. Il n'y pensait même pas. La vie était pour lui parfaitement pleine, et légère, douce et animée. Pas un moment séparé d'Eve. Punit de solitude et toujours seule. Des entretiens charmants, des silences charmants. Un amour serein comme le ciel, chaud comme le soleil, inaltérable et inépuisable. La prière pour repos, comme l'amour pour bonheur. Tout le jour, tous les jours passés à goûter, avec Elle, les dons de Dieu, à remercier, avec Elle, Dieu de ses dons. Quand on a connu un état si beau, comment en supporter un autre ? Pauvre Adam ? Il n'est pas besoin de l'avoir connu ; c'est assez de l'avoir entrevu. Je ne suis pas de ceux, vous le savez qui méprisent la vie réelle et croient qu'il n'y a de vrai bonheur, que dans les rêves de l'imagination. Une heure de bonheur réel, et il y a de telles heures, vaut mille fois mieux que les plus beaux rêves de l'imagination la plus divine. Mais le bonheur se montre en passant ; c'est là son vice. Et quand il s'est montré, quand il s'est laissé saisir un moment, c'est alors que l'imagination est toute puissante à nous enchanter de l'image de sa durée, à le rappeler, à le retenir devant notre âme sous toutes ses formes, avec toutes ses joies, grandes, petites, sérieuses, gaies, innombrables, infinies. Voilà le rêve légitime, le rêve irrésistible Madame. Je pourrais passer des journées des années à m'y livrer, à me figurer, à goûter en idée tous les ravissements d'une vie qui serait tout entière ce qu'a été un jour, une heure. Rien n'égale alors l'allégresse la fertilité de ma pensée. Le monde avec tous ses intérêts la destinée humaine avec toutes ses chances, comparaissent devant moi. J'aborde toutes les situations, toutes les suppositions. Je deviens Roi, obscur, riche, pauvre, puissant, proscrit. Je travaille sans relâche ; la goutte me cloue oisif, sur mon fauteuil. Je mets mon bonheur aux prises avec les fortunes les plus diverses, favorables ou contraires. Et je le contemple avec délice toujours le même au sein de tant de vicissitudes supérieures à tous les triomphes, à toutes les épreuves répandant tantôt son charme sur les plus frivoles incidents. tantôt son baume sur les plus cruelles blessures. Et je contemple avec plus de délice encore la créature, à qui je le dois et mon cœur se gonfle de reconnaissance au moins autant que de plaisir. Et j'ai beaucoup de peine à revenir à moi, à me persuader que tout cela, n'est qu'un rêve ; car en vérité ce bonheur là est si conforme, à ma nature, j'y espère avec tant d'ardeur, je me sens tant de puissance pour en jouir, qu'il me faut tout ce que j'ai dans l'âme de raison et de fermeté pour me résigner à ne le connaître que par des apparitions, et à l'entrevoir sans le posséder ! Je ne rêve que pour vous Madame. Je vous conte mes rêves comme toute chose mais à vous seule. Si le monde s'en

doutait, il me croirait fou, et ne voudrait plus jamais me confier ses affaires. J'ai pourtant bien raison, et le monde a bien tort quand il ne croit ses affaires bien faites que par ceux qui ne se soucient pas d'autre chose. Je connais les plus habiles en ce genre. Leur habilité est si courte, si légère, elle oublie et laisse en souffrance tant d'instincts puissants, tant de grands intérêts de la nature humaine qu'en vérité, si le monde n'était pas aujourd'hui bien petit d'esprit et de cœur il ne s'en contenterait pas.

Samedi 8 heures

Je suis très fâché du redoublement de froideur dont vous me parlez ; mais je n'en saurais craindre rien de grave. A moins qu'on ne veuille la guerre chez vous ce que je ne crois pas, nous n'aurons point de guerre. Si nous étions très voisins, si nos toits se touchaient, je ne serais pas si sûr de mon fait. Entre un Prince qui fait ce qu'il veut et un peuple qui dit ce qu'il veut, une parole peut amener bien vite un coup de canon. Mais à la distance où nous sommes avec de si épais matelas entre nous, il faut, pour que la guerre commence, ou la folie et la puissance de Napoléon ou de bons et solides motifs. Ni l'une ni l'autre cause n'existe et n'existera de longtemps. Je comprends toutes les préventions, toutes les humeurs. Ce que je ne comprends pas, c'est que lorsqu'on est placé si haut lorsqu'on voit par conséquent, si loin on accorde aux préventions et aux humeurs un tel empire. L'Empereur ne peut avoir que deux pensées politiques, la lutte contre l'esprit révolutionnaire et la grandeur de la Russie. Pour la première, la Russie comme toute l'Europe a besoin, absolument besoin de la France. La France aujourd'hui peut lutter avec plus de crédit et de succès que personne contre l'esprit révolutionnaire, elle l'a éprouvé jusqu'au bout ; elle n'a plus rien à en apprendre et plus rien à en attendre. Mal conseillé, à tout risque elle pourrait le déchaîner encore ; elle sait mieux que tout autre comment on peut le réprimer. Je dis le réprimer, non seulement matériellement, dans les rues, pour un jour, mais moralement dans les esprits, pour l'avenir. L'Europe orientale qui redoute et combat ce mal avec tant d'ardeur ne sait pas Elle même à quel point il est profond, général, là où il se cache comme là où il éclate, et combien notre concours, notre concours sincère et prudent est indispensable pour le guérir partout. Et je n'hésite pas à dire que la France a déjà donné à cet égard, des preuves de savoir faire comme de bon vouloir ; et elle en donnerait bien davantage, si elle recueillait partout, le juste fruit de sa résistance.

Quant à l'avenir diplomatique et territorial de l'Europe, je n'en sais rien, personne n'en sait rien. Je n'y pense pas, personne n'y peut penser activement aujourd'hui. Mais il est évident que des Puissances européennes la France est celle dont les intérêts permanents, les désirs possibles sont le moins opposés, le plus aisément conciliables avec les intérêts et les désirs Russes. Il n'y a point là, dans l'état actuel de l'Europe, de quoi fonder dès aujourd'hui, et pour le présent, un système une politique. Il y a à coup sur motif puissant, motif de rester en mesure pour l'avenir. Rester en mesure, se trouver toujours libre, toujours prêt, ne pas se créer soi-même et d'avance, des embarras, des obstacles, c'est je crois, la première sagesse celle dont on recueille le plus sûrement les fruits, que tôt ou tard on regrette le plus d'avoir oubliée, celle qui convient surtout à un gouvernement qui se vante et avec raison de la persévérance et de l'esprit de suite qu'il apporte dans ses desseins. Voilà de bien sages paroles n'est-ce pas ? Ce n'est pas sur celles-là que je veux rester avec vous. J'attends votre lettre dans deux heures. Je ne vous dirai adieu qu'alors.

10 h. 1/2 Ah, remplissez quatre pages d'Adieu ; il n'y en aura jamais autant que j'en

veux. Et vous avez bien raison. Vos paroles valent mille fois mieux que tous mes raisonnements. Mais aussi je m'ennuie infiniment de mes raisonnements. Je les prends quand je n'ose pas me livrer à autre chose. Adieu, adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 37. Val-Richer, Vendredi 15 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-09-15.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 24/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/946>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur144-145

Date précise de la lettreVendredi 15 septembre 1837

Heure4 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024
